

à ses poumons, mange une ration suffisante de vache enragée (ce qui améliore toujours l'homme bien intentionné), puis se fixe, tantôt près de la terre paternelle—c'est le plus grand nombre—tantôt sur un site plus lointain qui l'a séduit et auquel il ne demande pas une vie de paresse, soyez-en certain. Tous les voyageurs établis sont actifs. Ils ont connu la vie, et ils savent comment s'y prendre quand il s'agit de se faire respecter. BENJAMIN SULTE.

UN DUEL ENTRE DEUX PRINCES

AU DERNIER SIÈCLE

Le duc de Bourbon avait à se plaindre de quelque offense de la part du comte d'Artois.

D'après les usages, le comte d'Artois, étant le supérieur, était tenu d'offrir au duc l'occasion d'obtenir une réparation publique.

Les équipages des deux princes se rencontrent à un jour convenu.

Le comte d'Artois saute à terre, et, allant droit au duc, lui dit d'un air souriant :

—Monsieur, le public prétend que nous nous cherchons.

Le duc de Bourbon ôte son chapeau et répond :

—Monsieur, je suis ici pour recevoir vos ordres.

—J'y suis pour exécuter les vôtres, reprend le comte d'Artois ; mais il faut que vous me permettiez d'aller jusqu'à ma voiture.

Il revient avec une épée.

Le combat commence, pour la forme. On sépare les deux combattants avant qu'ils se soient touchés. Les témoins déclarent l'honneur satisfait.

—Ce n'est pas à moi d'avoir un avis, dit le comte d'Artois ; c'est à M. le duc de Bourbon de dire ce qu'il veut ; je suis ici pour recevoir ses ordres.

—Monsieur, a répliqué le duc de Bourbon, en baissant la pointe de son épée, je suis pénétré de reconnaissance de vos bontés, et je n'oublierai jamais l'honneur que vous m'avez fait.

Et les deux princes, se saluant, remontrèrent dans leurs carrosses.

C'est un des témoins du duel, M. de Bezenval, qui a fait ce récit.

LES PRAIRIES NATURELLES

On nomme prairies naturelles celles qui se forment ou se soutiennent ordinairement sans le concours des travaux de l'homme, et qui sont composées de différentes espèces d'herbes, presque toutes de la famille dite des graminées et des légumineuses. Elles n'exigent que des soins d'entretien ; cependant, lorsqu'on veut obtenir des récoltes abondantes, il est indispensable de les fumer.

Des terreaux ramassés dans les cours, les balles des céréales et tous les débris des récoltes qui pourraient introduire des graines de mauvaises herbes dans les fumiers ordinaires, conviennent bien pour les prairies, après avoir été trempés dans le jus de fumier, ainsi que les cendres lessivées et la suie. On peut encore augmenter la fertilité des prairies et en retirer des produits tout-à-fait extraordinaires, en les arrosant avec le jus des fumiers, mélangé avec $\frac{2}{3}$ d'eau. Les prairies ainsi arrosées donnent des produits considérables ; tous les cultivateurs savent que les prairies élevées ne peuvent être comparées, par la fertilité naturelle, à celles que l'on forme sur les bords des rivières, et qui sont en général composées de terrains d'alluvion.

Lorsqu'on veut transformer en prairie un terrain humide et de bonne qualité, condition indispensable pour faire une bonne prairie, on doit commencer par débiter le sol, l'engraisser et le nettoyer, au moyen des plantes sarclées. A l'époque de la semence, on donne un léger labour et plusieurs hersages, de manière à obtenir une surface parfaitement unie et très-meuble. Les grandes inégalités auraient été détruites avant cette époque, et le terrain dressé et nivelé de manière à ce que l'eau ne séjourne pas dans quelques parties.

Quoique l'humidité soit très-nécessaire aux prairies, il est indispensable de les niveler et de former des raies d'écoulement pour les débarrasser des eaux stagnantes qui favorisent toujours la croissance des mauvaises herbes. Le drainage y est aussi avantageux que dans les terres labourables.

Lorsqu'on peut disposer d'un cours-d'eau, il est important d'en profiter pour les arroser après la fauche. Pour y parvenir, on fait des rigoles dans lesquelles de petits barrages faits avec des moites de terre et transportés successivement de distance en distance, dans toute l'étendue

des rigoles, fait monter l'eau sur toute la prairie.

Au printemps, il est très-utile d'étendre les déjections des animaux et de les pulvériser en passant dessus une herse en épines. Cette opération a pour but aussi de diviser le terrain qu'on a mis à l'automne et d'abattre les petites inégalités qui se sont formées à la surface. Un coup de rouleau est encore d'un bon effet.

Le bon entretien des prairies naturelles exige qu'on n'y laisse pas le bétail pendant la saison humide. Les tassements du sol et les inégalités qui résultent du piétinement causent un préjudice dont les cultivateurs ne tiennent pas assez compte. C'est surtout après les gelées que les animaux font le plus de tort.

Le système de culture généralement suivi dans le pays contribue puissamment au mauvais aménagement des prairies ; on ne pourra le rendre meilleur que lorsqu'on aura assuré l'existence des animaux à l'étable pendant les mauvais temps, au moyen des fourrages artificiels desséchés, et pendant la belle saison, par l'abondance des trèfles, vexes, luzernes, ray-grass, etc., des récoltes fourragères et des racines, méthode qui tend à faire adopter la culture alterne, c'est-à-dire les assolements réguliers. H. AUDRAIN.

St. Hyacinthe, 28 avril 1876.

NOUVELLES GÉNÉRALES

Londres, 13.—Le correspondant du *Times* télégraphie ce qui suit de Constantinople :

« Une panique générale règne ici. Les basses classes parmi les Mahométans achètent des poignards et des pistolets avec de l'argent fourni par des personnes qui complotent la chute du sultan et du gouvernement, ainsi que le massacre et le pillage des chrétiens. »

« Les Musulmans insultent et menacent les Grecs et les Arméniens, leur disant de se préparer à une mort prochaine. »

« Les voyageurs partent en masse. Les résidents européens renvoient leurs familles. »

Londres, 13.—La barque *Caswell* est arrivée aujourd'hui à la remorque du *Gorshawk*. Son équipage s'était mutiné et avait tué le capitaine, le premier et le second officier et le maître d'hôtel ; le capitaine était de Londres, et ces trois derniers de Glasgow. Un des matelots a tué deux des révoltés, qui étaient Grecs ; un autre matelot grec a reçu de graves blessures, mais il a survécu et a été débarqué à Queenstown. Le capitaine, ses officiers et le maître d'hôtel ont été affreusement mutilés, et leurs cadavres jetés à l'eau.

Berlin, 14.—Les trois empires sont arrivés à une entente parfaite sur la question turque ; ils sont sans aucun doute animés d'intentions pacifiques. Les décisions qui ont été adoptées ont été soumises aux ambassadeurs français, anglais et italien.

Philadelphie, 14.—Une nombreuse assemblée de citoyens a eu lieu hier soir, sous la présidence du Rév. Dr. Turner, pour protester contre la fermeture de l'exposition le dimanche.

Galveston, Tex., 14.—Une dépêche spéciale au *News*, datée le 13, de Rio Grande, dit que le matin, au lever du soleil, Escopida était parti d'Inier à la tête de ses forces, et qu'on avait entendu le bruit d'un combat dans la direction de Camargo. On ne sait pas de quel côté la victoire est restée ; on dit qu'il y a eu 300 morts et 1,000 blessés. Un boulet est entré dans une église de Camargo et a tué un prêtre et quatre femmes qui étaient en prière.

—Quatre bateaux chargés de troupes ont abordé dans la rivière Don Juan, en face de Camargo.

Cincinnati, 17.—Dimanche dernier, huit jeunes gens, dont les âges varient de 8 à 15 ans, s'embarquèrent dans un bateau près de Veray, Ind., dans le but de faire une excursion sur l'Ohio.

Rendus au milieu de la rivière, ils s'aperçurent que leur embarcation faisait une voie d'eau et se mirent à appeler au secours. Quelques instants plus tard, le bateau sombra.

Quelqu'un qui se trouvait sur la rive sauta dans un esquif et alla à leur secours, mais avant qu'il fit rendu sur le lieu de l'accident, cinq de ces enfants s'étaient noyés. Sur les trois qui ont été sauvés, l'un a éprouvé une si grande frayeur qu'il en mourra probablement.

Les cinq qui ont péri étaient tous les enfants de M. Irwin.

Londres, 18.—Aujourd'hui, à la Chambre des Communes, le très-honorable Geo. Ward Hunt a annoncé qu'une partie de l'escadre anglaise dans la Méditerranée avait reçu ordre de se rendre à Salonique et dans le Bosphore.

—Des lettres de Constantinople, portant la date du 12, disent que l'agitation durant les trois derniers jours a été si grande que les "softas" et les chrétiens ont fait des achats d'armes considérables et que les armuriers n'en ont plus à vendre. Les "softas"—tel est le nom qu'on donne aux Turcs attachés aux mosquées, comme prêtres ou autrement—sont les véritables maîtres de la situation ; leur nombre est de 10,000 environ et leur influence est considérable. Ils ne craignent pas d'employer les menaces contre le sultan et ses ministres, et quelquefois contre les chrétiens, quoique dans ces derniers temps ils se donnent comme les alliés de ces derniers.

Hier, grand nombre d'entre eux se sont rendus au palais et ont demandé la démission du grand-vizir, qui est en même temps ministre

de la guerre. Le Sultan résista une heure, mais cédant à la clameur populaire, il demanda la résignation du vizir.

Il n'y a à Constantinople que 1,600 soldats réguliers ; et comme, en cas d'émeute, les corps volontaires ne seront d'aucun secours, la ville se trouve entièrement à la merci des "softas."

Des bandes de "softas" ont parcouru les rues, durant ces trois derniers jours, demandant la démission de Mohamed Medin Pasha, qu'ils accusent d'être sous l'influence de la Russie.

Des menaces sont dirigées contre les chrétiens ; il y a eu deux ou trois meurtres, et la police est impuissante ; en un mot, Constantinople est en révolution. Les "softas" ne sont pas satisfaits de la nomination de Mehmet Rushdi comme grand-vizir ; ils demandent que Midhat Pasha soit mis à sa place, et que Mehmet Rushdi soit président du parlement national.

LES INONDATIONS

Sherbrooke, 13.—L'eau a baissé de trois pieds depuis hier matin. Les différents ponts ont supporté l'inondation remarquablement bien. Le service du chemin de fer est interrompu depuis hier matin, à dix heures, entre Richmond et Island Pond, et entre Sherbrooke et Newport depuis jeudi à midi. Les dommages causés à la voie du chemin de fer, près de Brompton, sont très-considérables, mais on espère faire promptement les réparations, et on croit que dans vingt-quatre heures, cette section sera rendue à la circulation.

Aylmer, 13.—Les deux quais sont couverts d'eau. L'eau monte toujours. Hier, une maison a été abandonnée. Le lac est couvert de billots.

Pembroke, 13.—L'eau du lac a monté de deux pouces hier soir, mais elle a commencé à baisser dans la rivière aux Indiens et la rivière au Rat-Musqué.

Pointe-Fortune, 13.—La crue des eaux a considérablement endommagé les quais et les ponts. Il y a quatre pieds d'eau dans le village.

Ottawa, 15.—Les inondations continuent d'être le principal objet de l'attention publique.

Le pont sur la Gatineau, près de la résidence de M. Alonzo Wright, a été partiellement emporté. Les villages au-dessus des batures de la rivière sont submergés. Des maisons ont été entraînées dans les flots à la Pointe-Gatineau, et il y a là dans les rues cinq pieds d'eau. Nombre de chevaux et d'autres animaux ont été noyés. Jusqu'à présent, les estacades du gouvernement ont tenu bon. Quatre vapeurs et environ cent hommes sont occupés à repêcher le bois flottant en amont de la ville.

On croit que le niveau de l'eau atteindra son maximum dans deux ou trois jours.

Plusieurs milliers de personnes ont visité les chutes de la Chaudière hier ; le spectacle qu'elles offrent actuellement est magnifique.

Montréal, 20.—L'eau du Saint-Laurent a haussé considérablement ces derniers jours. A l'heure qu'il est, les quais sont entièrement couverts. Les navires se trouvant dans le port ont beaucoup de peine à décharger leurs cargaisons, et plusieurs bateaux à vapeur, ne pouvant aborder à leurs quais, ont été obligés de discontinuer leur service.

Chaudière, Ont., 16.—L'eau n'a pas monté la nuit dernière.

Portage-du-Fort, 16.—L'eau a haussé d'un pouce, la nuit dernière.

Ce matin, une grande quantité de bois de corde flottait en face d'ici.

Le quai de "l'Union Forwarding Co.," à Gould's Landing, a été emporté. Le bureau et la salle de lecture de l'Ottawa Hôtel sont inondés.

Arnprior, 16.—L'eau du Madawaska a haussé de deux pouces, et celle de l'Ottawa, d'un pouce.

Pointe-Fortune, 16.—L'eau s'est élevée de deux pouces depuis vingt-quatre heures. Les quais ont eu considérablement à souffrir.

Ascension du mont Blanc en plein hiver.—L'auteur de cette entreprise hardie, Mme Stratton, raconte ainsi, dans une lettre au *Times*, les détails de sa course aventureuse :

« Le vendredi 28 janvier, dit-elle, je suis partie de Chamounix avec deux guides et deux porteurs. Nous sommes arrivés sans accident aux Grands-Mulets. Le 29, favorisés par un beau temps, il semblait que nous pouvions faire l'ascension avec succès ; mais nous partîmes tard des Grands-Mulets, et un accident arriva à un des porteurs, au moment même où nous atteignîmes le grand plateau. Cet accident et l'heure avancée, deux heures, quand nous atteignîmes la Grande-Bosse, me décida à retrograder. Le porteur qui s'était blessé retourna à Chamounix le dimanche. Je restai aux Grands-Mulets jusqu'au lundi 31 janvier. »

Je repartis à trois heures et quarante minutes du matin, accompagnée de Jean Charlet, Sylvain Couttet, guides, et Michel Balnat, porteur. Nous arrivâmes au grand plateau à sept heures trente minutes. Le temps était magnifique, clair et calme. Le thermomètre (Fahrenheit) marquait 3 degrés au-dessous de zéro (20 degrés centigrades). L'aiguille du midi était dorée par le soleil levant ; le plateau de neige, qui est auprès, était coloré de rose, et les pics de Chamounix éclairés par la lumière formaient un magnifique contraste avec l'aspect

froid et sévère, mais solitaire et solennel, du grand plateau. Au-dessus de nous le vent soulevait des Bosses du Dromadaire des nuages de neige, mais cela n'était pas assez menaçant pour nous faire renoncer à prendre cette route de préférence à celle du Corridor. En arrivant aux Rochers-Fondroyés, nous trouvâmes le vent du nord qui soufflait violemment, et qui redoubla encore à la première Bosse. Quand nous arrivâmes sur ce sommet, deux de mes doigts étaient gelés ; il fallut les frotter avec de la neige et de l'eau-de-vie pendant trois quarts d'heure, avant qu'il fût jugé prudent de continuer notre marche.

Quand nous repartîmes, le vent semblait défier tous nos efforts ; il nous envoya des tourbillons de neige tout le long de l'Arête. A force de persévérance, nous atteignîmes enfin le sommet du mont Blanc à trois heures de l'après-midi. Le thermomètre marquait 10 degrés (Fahrenheit) au-dessous de zéro (24 cent.). La vue était belle au delà de toute expression. J'avais fait l'ascension trois fois pendant l'été, mais jusqu'ici je n'avais jamais parfaitement contemplé ce spectacle. L'immense quantité de neige accumulée sur le versant italien ajoutait beaucoup à la grandeur de la scène. Quand nous eûmes donné à Chamounix, par des signaux, le moyen de constater que nous avions atteint le sommet, nous descendîmes un peu sur le versant italien, et restâmes pendant une demi-heure dans un état de repos et de confort relatif, abrités contre le vent. Nous redescendîmes aux Grands-Mulets à sept heures trente minutes du soir, par la même route que nous avions prise pour l'ascension, et le lendemain nous arrivâmes à Chamounix, où nous fûmes reçus avec le plus grand enthousiasme.

GUIDE À L'EXPOSITION.—Nous accusons réception d'un très-joli petit livre publié en français par MM. J. B. Lippincott & Cie., les célèbres éditeurs de Philadelphie, et dont le titre explique toute la portée et l'utilité aux voyageurs de la langue française qui visitent l'Exposition. C'est le "GUIDE DES VISITEURS À L'EXPOSITION DU CENTENAIRE ET À PHILADELPHIE." Du 10 mai au 10 novembre 1876. "Autorisé par le comité des finances du Centenaire, et approuvé par le directeur-général. "Seul Guide vendu dans l'enceinte de l'Exposition."

Ce livre, complété avec soin et orné de deux belles cartes, est très-bien relié en toile gaufrée.

—L'homme à la fourchette n'existe plus... avec sa fourchette ou moins. Après de longs essais et des tâtonnements qu'il explique suffisamment la difficulté d'une pareille opération, l'extirpation est enfin un fait accompli.

Une première tentative avait été faite, il y a trois semaines, par MM. les docteurs Labbé, Lepère et le professeur Gosselin. Conduit chez les frères de Saint-Jean-de-Dieu, rue Oudinot, le jeune Lauseur avait été soumis à un traitement préparatoire par M. le Dr. Labbé, chirurgien de la Pitié.

Lauseur suffisamment "préparé," M. Labbé voulut pratiquer l'incision. Mais, juste à ce moment, la petite vérole se déclara et il fallut ajourner la tentative jusqu'à nouvel ordre.

Le 9 avril, l'état du jeune homme a permis de la reprendre. On n'avait averti personne. M. le baron Larrey et les médecins ont pu seuls approcher du patient. Sa mère et trois de ses amis qui étaient venus, ont été relégués dans un petit salon où ils ont attendu avec une impatience inquiète les nouvelles de l'opération. Cette opération a été longue et laborieuse, interrompue plusieurs fois par des hémorragies ou des faiblesses du patient. Enfin, à onze heures et demie, on annonça que les pinces avaient pénétré dans l'estomac. L'émotion arriva à son comble.

Comme midi sonnait, une voix appela : —Madame Lauseur ! Mme Lauseur se précipita dans l'escalier, et se trouva en présence du Dr. Lepère, qui lui présenta en souriant la fourchette toute noire qu'on venait d'extraire du corps de son fils.

Il y a en ce moment, paraît-il, parmi les examinateurs d'admission pour le volontariat, un professeur facétieux, qui s'amuse volontiers à coller tous ceux qu'il interroge.

C'est ainsi que, l'autre jour, il a successivement posé à tous les candidats la question suivante :

—Combien de temps mettrait, pour atteindre la crête d'un mur de dix mètres de haut, un escargot qui monterait trois mètres par jour et en redescendrait deux pendant la nuit ?

La réponse fut unanime : —Dix jours : —Vous vous trompez, messieurs, reprit le professeur, car le huitième jour, l'escargot n'aurait plus devant lui que deux mètres à franchir, pour arriver à la crête du mur, et alors...

A l'une des dernières revues d'appel de l'armée territoriale, un brave garçon de la campagne se présente, couvert d'une boue liquide et noire, comme s'il sortait de curer un étang. Effroi des deux *torciaux* qui sont dans le rang à ses côtés.

—Comment, fait le capitaine, osez-vous vous présenter dans cet état ? Sortez des rangs. Vous n'êtes pas bon à prendre avec des pinces.

—Pardi, m'sieu, puisque je n'sons venu que pour l'opérer.